

Le visage de la bête

Période de création de *In the backyard* pour
quintette à vent (automne 2017)

1. Prose

Échec

Maintenant, je pressens la bête.

Au départ je pensais qu'il ne s'agissait que d'une simple figure. Le genre de figure que l'on prend pour modèle, ou le genre de modèle que l'on prend pour figure, peu importe. Une sorte de prétexte. Masque, costume, béquille.

Je veux la regarder en face.

Plus je tente de l'apercevoir entre les feuilles, plus je comprends qu'il s'agit de quelque chose de complexe. La figure mélodique de trois notes, si simple, apparue

Le visage de la bête

dans mon esprit, devient le vaste champs d'une matière frémissante, traversée par un souffle, chaud, grâce auquel je comprends qu'il s'agit bien d'une bête. Une grosse bête noire qui se fond dans la nuit et ondule entre les branchages de mon crâne, lentement. Il faut absolument l'identifier. Que je connaisse sa trace, sa marque. Alors je comprendrai peut-être ce que je suis sur le point d'écrire.

Griffures, écorchures, froissements. Qu'est-ce que c'est ? Ça ne peut pas être son visage ! Ça grouille, ça se tord, ça se déchire, ça hurle. Ça ne peut pas être son visage !

Fouillis d'impulsions contraires, de gribouillis entrechoqués qui se tirent la barbichette dans ma tête. Comment entendre paisiblement, entendre clair, entendre « en lumière ». Entendre la vérité elle-même, pas seulement son image trouble et diaphane.

Entendre.

Voir.

Vraiment.

Absolument.

Définitivement.

Une fois pour toutes.

Voir parfaitement articulé.

Est-ce seulement possible ?

Cette vérité chérie, cette corde infime qui vibre en permanence, sur laquelle le monde tente de trouver son équilibre, pyramide se tenant naïvement sur son sommet, ne me parvient que par minuscules morceaux, tels les

Le visage de la bête

restes d'une escalope coincés entre deux dents. Je n'arrive pas à l'entendre dans son intégralité. Bribes. Un voile dans mon esprit la couvre et refuse de se lever. Probablement mon esprit faible. Ma (notre ?) limite. Je scrute, je ferme mes yeux, je force le vide, le silence obscur, je vais bien finir par y arriver, par y voir clair.

Plus tard

Tout le problème vient de là : j'ai toujours peur que ce ne soit qu'une vision de mon esprit, pas la réalité. Une foutue image. Sitôt couchées sur le papier, toutes ces tentatives de perception s'évanouissent comme si mon magma intérieur n'était fait que d'encre sympathique. Je n'arrive pas à y croire. Il faut probablement plonger la plume plus profond, plisser plus intensément l'oeil qui continue d'écouter assidûment à l'intérieur de mon crâne fragile, pas assez libre encore, pas assez courageux, pas assez friable. Il résiste, archer millénaire bandant son arc en os, un Soukhoï dans la mire.

Plus tard

Oui donc voilà. Après avoir tenté de faire apparaître cette satanée tête, ce fichu visage, ça ne fonctionne pas. La magnifique brioche préparée avec amour dans mon esprit, gonflée, lustrée, n'est au sortir du four qu'une soupe dégueulasse, où flottent et s'embourbent grumeaux et fruits déconfits. C'est incompréhensible. Quels que soient les ingrédients, quelle que soit la

Le visage de la bête

recette, je ne suis bon qu'à produire une bouillie infâme. Je dois m'y résoudre: mon truc, c'est la soupe.

Tentative de conciliation:

N'y aurait-il pas également un mystère, dans la soupe ? N'aurait-elle pas droit à son heure de gloire, à sa part d'ombre ? Cherchons là.

Dans ma soupe.

C'est si désagréable, vraiment, de constater son échec et son impuissance à construire, à faire en sorte que ça *tienne*. Gamin naïf bercé d'illusions, pauvre Blaise, si tu savais... Si tu savais à quel point tu te trompes... Retourne à ta place ! Fais comme tout le monde ! Ferme ta gueule et arrête de vouloir péter plus haut que ton cul !

B. - Mais je n'y arrive pas ! Où veux-tu que j'aïlle ? Je ne suis nulle part à ma place ! Soit j'étouffe entre les branches tordues des ajoncs acérés qui peuplent le jardin que cultivent mes frères humains, soit je fuis les ombres menaçantes des mes pères mordant démesurément la steppe gigantesque, aride et froide de ma parcelle de temps. Suis-je condamné à devoir me protéger en permanence ? Et comment ne pas protéger mes frères, aussi ? Ces questionnements dévastateurs me rendent si lourd, si grimaçant, je suis obligé de me masquer pour ne pas que l'on me fuie dès le premier regard. Si je venais à montrer mon vrai visage, on me chasserait comme une bête fuyant dans la nuit, crapahutant dans les sous-bois,

Le visage de la bête

remuant frénétiquement la terre avec ses griffes, comme un prophète banni. — Serais-je la bête ? —

B. - Ah oui ? Un prophète ? Tu te prends pour un prophète ?

B. - C'est impossible, les prophètes n'existent pas. Pas vraiment. Pas *naturellement*. Pas *maintenant*. On les crée quand on en a besoin, puis ils meurent et c'est très bien, on peut passer à autre chose.

B. - Naturels ou pas, s'ils pouvaient exister, tu te prendrais pour l'un d'eux ! Non mais j'hallucine !

B. - Tu résonnes avec des *si* alors que tu devrais résonner avec des *mais*.

MAIS.

Tu vois, c'est ce *mais* qui compte. Ce moment là, quand tu ressens le *mais*, c'est là que tout se joue. Le passage. *Mais*, ça veut dire: d'accord, il y a ça, très bien, *mais*, donc, *et*, ou *aussi*, il y a cet autre truc, cette autre chose. *Aussi*. En même temps, au même endroit. Il y a *ça*, que tu vois, que tu sens, que tu sais, et il y a aussi *ça*, que tu ne vois pas, que tu ne sens pas, que tu ne sais pas. *mais*, c'est un *et* invisible. C'est l'intérieur. C'est l'autre côté. La face cachée. L'encre de la prophétie.

D'un discours raisonné, articulé, il était passé à une sorte de dialogue invectivé, ping-pong interne, *struggle*,

Le visage de la bête

moteur, respiration, mouvement. Oui, c'était ça sa batterie, son accordéon. Une sorte de cubisme d'expression, un espace où pouvait coexister les différents plans de la nature du monde, une dimension particulière qui rendait possible la coexistence de toutes les dimensions. Un pied dans l'une, un pied dans l'autre, s'amusant sur la marelle théorique des cordes, tendues tels les emblématiques élastiques auxquels jouaient les filles pendant la récré. Lignes et notes, figures iambiques enfantines d'un style déjà sophistiqué, dont la signification profonde n'est que la sempiternelle répétition d'un même geste ancestral, simiesque.

Tout est expressif, tout exprime le monde, tout n'est qu'une minuscule image, réduction, froissement de la réalité du monde, matière insondable, profondeur infinie.

Plus tard

Ainsi, échouant à transposer en musique le visage de la bête, je décide de changer mon fusil d'épaule. J'abandonne mes rêves braconniers et je me prépare à l'art subtil de l'appivoisement. Lentement, de manière réfléchie, développer la simple figure mélodique de trois notes.

Sur le motif

Qu'est-ce que c'est, bordel ! Pénétrer le motif. En comprendre la moelle. Voir son os. Comment réussir à observer l'os de trois pauvres notes perdues dans un néant narratif ? Observer les rapports. Deux coudées vers le haut, trois vers le bas, puis une dernière vers le haut pour revenir au point de départ. J'écrase le coussin sur mon visage et je ferme les yeux très fort. Il faut que je sache ! Qu'est-ce que c'est, bordel ! Qu'est-ce que c'est !

Bordel, qu'est-ce que c'est !

Respiration. Un cycle respiratoire. Trois étapes. L'inspiration dans un premier temps, l'expiration, naturellement plus longue (même s'il peut bien sûr en être autrement), puis ce moment magique, lorsque les poumons sont complètement vides, juste avant que le cycle ne redémarre, cet instant extrêmement bref, voir inexistant, qui, s'il est néanmoins prolongé, est capable de conduire l'organisme entier dans un état de profonde quiétude.

Bordel !

Le visage de la bête

Oui, ma si inoffensive figure de trois notes est en réalité l'image de la respiration profonde du monde.

Bordel, Qu'est-ce que c'est !

Le visage de ma bête se change soudain en une gigantesque marée, cycle incessant de vagues et d'écume. La salive du temps, bave qui s'étale et se rétracte, gueule monstrueuse.

Mais qu'est-ce que c'est, bordel!

Puisqu'il s'agit toujours de produire un visage et que malgré mes efforts je ne vois rien, profitons du miroir de la salle de bain. Un autoportrait.

Bordel ! Allô ?

Je vais pénétrer la mare. La soupe. La baignoire. Je vais me nourrir du liquide brunâtre où flottent les morceaux déchiquetés de ma figure, où nagent les fragments déchirés de mon corps, m'abreuver du bouillon trouble et brûlant agité par mes respirations. Et dans cette eau grouillante d'éléments luminescents, tel un sculpteur nu plongé dans un bain d'étain, je vais tracer mon visage.

Allô ? Bordel, il y a quelqu'un ? Bordel !

Commencer par les cheveux, faits de souffle et d'air tourbillonnant, de multiphoniques gras et de sons fendus

Le visage de la bête

griffés, continuer par la courbe du visage, telle une grande chute harmonique en quarts de ton, puis finir par la ligne des sourcils et l'oeil, comme un rappel, une cloche de bois flotté, une phrase innocente qui ne cesse de s'auto-citer.

Bordel, qu'est-ce que c'est ! Allô ? Allô ?

Et au travers de tout cela, l'expression exsangue d'un animalcule humanoïde qui tente d'articuler l'expression de son désir de communiquer avec ses frères humains, qui l'ignorent peut-être, haut perchés sur leur longues jambes chaussées de sabots à glands.

Allô ?

2. Journal

Dimanche 29 octobre

La semaine dernière j'ai décidé : demain sera le premier jour d'écriture. Ça fait un moment que cette idée d'autoportrait me rend mal, mais il faut que je commence à écrire avant de prendre du retard. Rien ne semble encore en place dans ma tête, rien que je sois vraiment capable d'écrire.

J'ai « couché » cet autoportrait directement sur quelques portées musicales, selon le croquis que j'avais esquissé sur une feuille. Sorte de mise à plat, vue éclatée temporelle du dessin initial.

Tout est donc prêt, il faut simplement que je passe à l'écriture en bonne et due forme. J'ai regardé mon agenda, je n'ai pas le choix. Ça sera demain matin.

J'ai peur, j'ai si peur de ne pas y arriver. Que ça ne donne rien. Constaté encore mon échec. Ventre serré, impossible de dormir. Demain je ne pourrai pas me cacher, ça sera le vrai miroir.

Le visage de la bête

Lundi 30 octobre

Une course à faire ce matin. Je sors à 7h45 et je rentre en courant. Sitôt la porte refermée je fais de l'espace sur ma table en pleurant. Je ne sais pas d'où viennent ces larmes, ni ce qu'elles expriment. En y réfléchissant je crois qu'il s'agit d'une sorte de constat, d'un aveu. Comme un crime confessé après des années de silence. Une sorte de soulagement, mais une tristesse et une honte qui submergent. Il y a quelque chose comme ça ce matin. Une forme d'aveu.

Quoi qu'il en soit, je suis maintenant comme anesthésié. Traversé par le sentiment étrange et plat de n'avoir rien à perdre. Entre froid, larmes et stupeur, je commence à travailler.

Belle concentration, apaisement, tranquillité. Un soleil. Plus de peur, simplement le moment présent et l'aisance de l'écriture en terrain connu, les hauteurs, les phrasés qui s'articulent sous mes yeux, les rapports entre les voix, ça se forme, ça prend forme, ça sonne, je vois et j'entends clair. L'orage est passé. Il aura duré une semaine ou deux, couvant, grondant, et se sera dissipé en une heure.

Mardi 31 octobre

Plus de peur. Juste concentration. J'ai bien failli encore ne pas y arriver, m'échapper, ne pas saisir la concentration par les rênes, mais par un coup du sort, L.

Le visage de la bête

est rentrée et cela m'a incité à retourner à la tâche. Toute la deuxième partie est désormais écrite sous forme de structure harmonique et métrique. Demain matin, je ferai ressortir les contours, les zones, je couperai, taillerai, effacerai, afin de faire apparaître des formes, et là, je saurai peut-être de quoi ça parle. Ça tombe bien, une répétition a été annulée. Pas de hasard !

Mercredi 1er novembre

Je me souviens de cette phrase que j'avais noté lundi quelque part, juste après l'orage : Rester sourd aux sirènes de l'euphorie et aveugle aux mirages du doute. Être sur le point d'équilibre, la ligne de crête. C'est ça, la sorte d'apaisement que je ressentais. D'un côté, l'euphorie d'être plongé dans son propre bain, dans la connaissance absolue de ses propres choses intérieures, savoir transcendantal quasi magique, immensité du 0 prophétique. De l'autre, le doute abyssal provoqué par la remise « à l'échelle » de cette connaissance intraduisible, sa remise à niveau, qui, comme tout ce qui est le produit de 0, est égal à 0. Rien. Nul. Vide.

Double existence du 0. Magie. *Réalité* et *image* à la fois. *Fonction* de lui-même. C'est ça qui est dur. Vivre avec la connaissance intransmissible, indicible, qui ne peut faire corps en rien, et qui échappe à tout, sauf peut-être au temps, à l'émotion.

Le visage de la bête

Je prends pleinement conscience aujourd'hui de ce dont j'avais seulement l'intuition auparavant : l'écriture a elle-même sa propre tragédie, son propre temps, et étant condamnée à se *dérouler* elle-même ainsi, elle est naturellement sujette à la surimpression, à l'accumulation de filtres. Car bien sûr, elle n'est pas linéaire, elle se déroule à l'intérieur de son propre tube temporel, elle procède par couches.

J'écris dans ma tête plusieurs fois, et faisant cela, je ne rature jamais, je peins par dessus. Ainsi, ce qui apparaît sur la « toile » de la partition, est une accumulation de plusieurs états de choses, plus ou moins transparentes, plus ou moins denses, laissant transparaître les couches inférieures, furtives, lattantes, structurantes ou non, parfois (souvent ?) contradictoires.

Camaïeu, broderie temporelle. Lorsque je dois coudre mais que je n'ai plus de fil, même la colle peut faire son office, Patafix, chewing-gum. Il faut que ça tienne d'une manière ou d'une autre, coûte que coûte. Dans quelques jours j'aurais peut-être retrouvé des bobines de soie et d'or. Mais aujourd'hui, je dois coller mon oeuvre avec ma bave.

Dimanche 3 décembre

J'ai passé un vendredi et un samedi éprouvant et j'ai terminé la journée de samedi complètement mort, mais j'ai quand même pu conserver assez d'énergie pour l'

Le visage de la bête

ouvrage du jour. J'ai travaillé très proprement, très calmement. J'ai écrit les 5 « bouquets de fleurs » de la première partie de la pièce. D'abord en utilisant mes formes graphiques, puis en les reportant sur la partition grand format. Ensuite, je suis passé à l'ordinateur et j'ai même commencé à « cuisiner » quelques endroits. Je m'approche en douceur de l'oeuvre, et la musique s'en trouve adoucie également.

Les quelques mots échangés avec P. B. m'ont incité, bien qu'ayant déjà pris la décision moi-même, à retrouver une certaine forme d'aisance avec l'écriture, à ne pas trop fuir ce qui en moi semble évident : Couleur / Harmonie / Figuralisme (C/H/F).

Cela me fait peur car je ne veux pas m'y laisser enfermer. Si je n'y prend pas garde, je tombe dans la facilité et cela devient extrêmement laid. Laissons donc se présenter ces éléments, et ne leur fermons pas systématiquement la porte. Voyons si ils continuent à toquer, si ils persistent.

Lundi 4 décembre

J'ai commencé à travailler la seconde partie, celle où la formule de trois notes arrive. Merde. C/H/F prend le pouvoir. J'en tremble. Ça me bouffe comme un ver dans une pomme. Quand je suis piégé comme ça, la moindre dissonance devient gênante, j'ai les pieds et les poings liés par des entrelacs intervaliques et motiviques et je n'ai souvent d'autres solutions, après m'être vomi

Le visage de la bête

dessus, que de tout effacer, de repartir de rien, de m'éloigner le plus possible de ce miroir maléfique qui trône dans ce coin de mon crâne. Mais cette fois-ci, je ne m'échapperai pas, je veux regarder la bête en face, plonger dans ma soupe, m'y habituer.

Trouver le remède. Le contraste. Le relief. L'opposition. L'équilibre - non tel qu'il est perçu par beaucoup, c'est à dire comme une immobilité, mais comme tout le contraire, mouvement, rétablissement perpétuel. La vie qui jaillit à nouveau du plan de mon esprit. Le sel qui propulse chaque goût dans les moindres recoins de sa forme unique. La dissonance, donc.

Sortons du plan strictement musical ou sonore.

Dissonance —

Acte, nervosité, trouble, tension, lumière juste, exacte, qui montre, affirme, refuse d'être en représentation, parle directement, pour elle même, par elle-même, libre. C'est le pouvoir d'expansion. Le potentiel expansif du sujet sur lequel elle s'applique. Le devenir *plein* de chaque chose non encore accouchée. C'est une fonction, une formule, magique, immémoriale.

Consonance —

Sens commun, langue commune, lexique commun, uniformité. Mais cette langue-là me dégoute ! Je la vomis, je l'exècre, je veux la fuir absolument ! Je chie

Le visage de la bête

sur les lexiques, là ! Je chie sur les lexiques ! Et arrête de me dire ce que je dois faire ! Je préfère mourir de rire tout seul d'une blague que personne ne comprend, que sourire sans savoir pourquoi à une drôlerie qui fait *lol* tout le monde. C'est ma montagne, mon Eldorado, j'irai y planter mon drapeau même si tes yeux n'y voient qu'un tas de bûchettes pourries ! Et puis d'ailleurs, arrête de voir ! Ou plutôt, bouche-toi les yeux et vois ! Idem pour tes oreilles ! Et pour ta musique aussi ! Arrête d'écrire de la musique ! Ecris de tout, sauf de la musique ! Sinon, tu ne seras l'auteur que d'un assemblage de sons !

Bref,

Je sais que je « consonne », mais que je ne peux pas tuer ma consonance, sauf à me tuer moi-même. Ma consonance, c'est ma soupe éternelle. Ma profonde souffrance. Mon aveu. Ma conscience, ma limite, ma carapace, mon mur. Ma voix. C'est grâce à elle que je suis unique. C'est ma laideur. C'est mon *style*. Ce qui est raté en moi. Ce qui ne fonctionne pas. Le sommet de la pyramide de mon être, à moins que ce ne soit le fond de mon puits.

La combattre.

Je dis *je* mais je pourrais dire *nous* car nous avons tous notre consonance. Nous devons tous chercher à la combattre absolument. La combattre ? La fuir seulement reviendrait à naviguer dans une autre forme de consonance, un entre-moi-même dangereux.

La combattre.

La consonance, contrairement à ce qu'elle pourrait laisser croire, n'est pas un équilibre entre plusieurs états de choses. Elle est tout le contraire. Elle est déséquilibre, chute, mouvement univoque dont l'issue est fatale, certitude rectiligne, fin, mort.

La combattre, la rééquilibrer.

Frêle embarcation à la dérive, aspirée par le goulot de la baignoire qui se vide, besoin d'une ancre solide pour résister à l'aspiration. Besoin de refus. De dissonance.

Rééquilibrer.

[Apprendre, acquérir des connaissances, c'est devenir consonant. Attention. Ce n'est pas grave, mais il faut développer de la dissonance pour contrebalancer. Apprendre par l'échec, non par le succès. Rééquilibrer en permanence. Être autodidactant.]

Bref,

Me voici coincé entre Cézanne et Monet. Entre lutte et évidence. À mille lieues de chacun d'eux, me liquéfiant devant l'immensité de leur génie, mais me servant de leur lumière pour guider mes pas. Leur être me semble tellement concret, palpable. Ils me manquent terriblement. Je crois parfois ressentir à leur égard la même tristesse que lorsque je pense à mon père. Leurs bras me manquent, leur allure, leur présence, leur regard

Le visage de la bête

me manquent. Leur odeur me manque. Pourtant, je ne les ai jamais connus. Comment leur être digne ?

Samedi 9 décembre

La digue a cédé. J'ai à nouveau pataugé dans quelques-unes de mes putains de C/H/Fs. Ça me colle aux baskets comme une étiquette décollée d'une pomme. Je n'ai pas dit mon dernier mot. Il me reste vingt jours pour tenter d'insuffler de la vie dans cet assemblage hétéroclite d'harmonies et de sons divers.

Souffler. Trouver la ligne de fuite, celle qui échappe à l'entendement, qui vient d'ailleurs, qui atterrit ou qui échappe, qui est la vraie lumière de l'être humain sur terre, notre marque, notre mélancolie.

Mercredi 13 décembre

Rien fait dimanche, rien fait lundi. Seulement tenté de m'attaquer à la dernière partie. À nouveau impossibilité, vide. Grand doute dévastateur. Rien, je ne sers à rien, je ne suis bon à rien, je me trompe sur toute la ligne, je continue à péter plus haut que mon cul et le résultat est si misérable...

Heureusement L. est revenue d'Iran et nous avons pu parler de tout ça. Je lui ai fait part de cette lutte intérieure

qui me dévore. Ça me rend dingue. Lapin dans les phares d'une voiture. Paralysé. Incapable de prendre une décision. Je suis en lutte, mais je ne sais pas si je dois mener le combat ou abandonner. Et puis cette lutte est-elle réelle ? Ne serait-elle pas une invention de mon esprit afin d'avoir l'impression d'être en train de faire quelque chose d'important ? Alors qu'en fait, tout le monde s'en fout. Oui, d'accord, je vois un truc dans ma tête, mais ça intéresse qui ? Franchement ? Qui en aurait quelque chose à battre de savoir à quoi ressemble ce qu'il y a dans mon crâne ? Hein ? Je suis qui, moi, pour oser montrer ce que j'ai dans le crâne ? Je ne suis rien. Rien de plus. Rien de plus que quelqu'un d'autre. Et j'ai tellement peur de constater cela, que je crée cet acharnement intérieur pour me persuader que je suis différent. Que pour moi, c'est dur.

Qu'est-ce que ça cache ? Cette impuissance, cette si grande difficulté à voir clair ne seraient-elles pas totalement factices, créées par moi-même pour éviter de constater dans le reflet de mon oeuvre, à quel point je suis vide et laid, incapable de remplir quoi que se soit ?

Bref, voilà.

Je ne sais pas où je vais.

L. - Mais qu'est-ce que tu aurais envie d'entendre à la fin de la pièce, comment voudrais-tu que cela finisse ?

B. - Tu veux que je sois honnête ? Je ne veux pas de fin. La fin, ça m'emmerde, tu vois. Ça ne m'intéresse pas. Je

ne veux pas « finir », car je trouve que ça n'exprime rien. Tu vois, aujourd'hui, dans la vie, il n'y a plus de fin, on y est plus habitué, rien ne finit plus, c'est fini, la fin. Aujourd'hui on passe, on ne finit pas. On passe à autre chose. On regarde des séries car on sait bien que la fin n'est pas importante. On commence, on continue, puis on clique sur un lien et on va ailleurs, et notre pensée se construit comme ça, elle erre, elle vagabonde, elle voyage d'île en île. Ce qui compte aujourd'hui, ce sont les « moments », moments qui font partie d'un tout, certes. Mais ce « tout », qu'importe qu'il se finisse un jour puisqu'on ne verra pas la fin. La fin, ça ne nous regarde plus, ce n'est plus pour nous, alors, compte tenu de tout ça, comment est-ce que je fais, moi, pour finir cette pièce? Tu vois, si je la finis, j'aurais l'impression d'avoir fait quelque chose de bien réalisé, mais je mentirais, je ne serais pas honnête.

Il faut donc que je vagabonde, et que j'ouvre mes oreilles aux sons inouïs qui traversent le temps, que je tente de donner voix à ce mystère, à cette réalité simple et préhensible par tous, un îlot, une rencontre.

Je n'ai jamais voulu finir, ça ne m'a jamais intéressé. Aujourd'hui je comprends. La fin, ça referme l'oeuvre. Bien-sûr il y aura une fin au concert, mais il faut que l'oeuvre reste ouverte. Il ne faut pas qu'elle se referme. Je veux bien imaginer un début, précaire, instable juste pour dire : « Attention, ça commence! », mais mon Dieu, pas de fin, pas de fin.

Le visage de la bête

B. - Comprenez-moi bien, quand je dis qu'il ne faut pas que l'oeuvre ait de fin, je veux dire que l'oeuvre ne doit pas être « terminée » ! Qu'elle doit laisser en elle du blanc, du vide, des choses imparfaites, de la place, elle doit ouvrir les bras, comme une fleur épanouie.

B. - Cela veut dire que vous allez fournir une partition imparfaite, raturée ?

B. - En tous cas, cela veut dire qu'il y aura quelque chose qui ne sera pas écrit sur la partition, quelque chose qui manquera et que l'on devra trouver.

B. - « On » ? Les interprètes ?

B. - Oui, dans un premier temps. Mais ensuite, c'est à chacun d'entre nous, qui écoutons, de remonter le cours du temps, pour nous faire notre propre image.

B. - Le cours du temps ?

B. - L'auditeur se construit son image dans le temps, dans le souvenir de l'oeuvre, dans l'imprégnation de son odeur. Une oeuvre qui n'a pas d'odeur, on ne peut pas se la représenter, on ne peut pas explorer la trace qu'elle laisse en nous.

B. - Ainsi, l'oeuvre doit laisser une trace ?

Le visage de la bête

B. - Une empreinte. Et cela n'est possible que si l'oeuvre elle-même cherche sa route, qu'elle emprunte un sentier inconnu.

Silence.

Jeudi 14 décembre

Ça y est, je crois que la pièce est finie. Je tiens quelques indices, quelques éléments que je vais pouvoir *tirer* jusqu'à la fin. Hier soir, alors que je pensais savoir où j'en étais, fauché par une grande crise de doute.

Grande tristesse submerge.

Je lâche quelque chose. Dire adieu. Quelque chose meurt. Mon père. Mort. Désarmé. Ma peur tombe, j'abandonne. Je n'arriverai pas à faire mieux. Pas une forme convenable. Toujours protubérance, bosse, trou, laideur, inconfort, gêne.

Toujours.

Chaque oeuvre est la confirmation de cette terrible évidence. Je n'arriverai jamais à faire quelque chose « comme il faut ».

Inconciliable.

Si je mets en forme ça n'exprime rien. Si je laisse s'exprimer quelque chose, ça n'a pas une forme convenable.

Grande tristesse submerge.

J'ai la tête remplie d'une mélodie informe que j'essaie tant bien que mal de conserver jusqu'à demain matin. Je sais que si je me lève pour travailler maintenant, je n'irai pas au bout, la fatigue l'emportera.

Ça sonne, ça sonne, dans ma tête.

La clarinette - un grand intervalle - du timbre. Je ne veux pas en entendre trop, il faut que je reste au bord du précipice, ni reculer, ni avancer. Je dois attendre demain, après le petit-déjeuner, pour sauter. Aucune assurance que ce saut servira à quelque chose. Si je suis encore en vie, je devrai me résoudre à partir à la recherche d'une autre falaise, d'un autre précipice - je dois également m'efforcer de ne pas écouter cette angoisse-là. Je reste accroché à ce début de musique imprécis, je me concentre sur la sensation, les impulsions nerveuses, cette sorte de tristesse, mêlée de crainte et de lumière. Ne pas la faire grossir prématurément, la garder intacte pour demain. Impossible de dormir... Et ce volet qui claque et claque à cause du vent. Je me lève. Je le ferme. Je dors enfin.

Ainsi,

ce matin, dès les premiers instants de conscience, et peut-être même avant, tout entier plongé dans ma phrase informe. Il s'agit d'une phrase, c'est à dire d'un fil, le bout d'une ficelle. Je ne vois pas la bobine, je ne vois que l'extrémité du fil, légèrement effiloché. Pas très bavard. Le café est muet.

Le visage de la bête

L. semble se faire du souci pour moi. Me voir à tel point découragé l'inquiète. Je suis complètement dans la musique, ça résonne, ça résonne. J'attends le bon moment, puis:

B. - Je vais travailler.

Je ferme la porte, je prends les grandes feuilles A3 que j'ai faites imprimer avec des portées vides au format paysage. 5 portées de 5 instruments. De quoi écrire plusieurs minutes de musique sur une seule page et l'entendre d'un seul coup d'oeil.

Là, j'y suis. Je tiens la fin.